

La ravisée du Cheval blanc

La maison s'accrochait au flanc du coteau. Par la fenêtre ouverte sur le marais, la grande torchère de Port Jérôme jetait au ciel sa boule jaune et noire de feu et de fumée. L'homme ferma la fenêtre, enfila sa veste et coiffa sa casquette sans dire un mot. Dans moins d'une heure il ferait jour et la torchère l'appelait.

Il sortit sans un regard pour la porte de la chambre où sa femme s'était enfermée. Tout se passerait bien. Il fallait que tout se passe bien. Il n'y avait pas de raison pour que tout ne se passe pas bien. Tout de même, une affaire pareille quinze ans après la naissance du grand... pour sûr, c'était un coup du diable.

"Une ravisée" avait dit simplement la mère Torcheron quand il fut devenu évident que ses seins durcissaient et que son ventre commençait à enfler contre toute vraisemblance. "C'est bien ma veine... Comme si on n'avait pas assez d'ennuis comme ça..."

"Ça passera" avait dit l'homme. "Il faudra bien que ça passe." Il n'en avait pas dit plus long, et la femme avait fait le nécessaire.

Elle écouta la porte claquer dans le dos de son mari qui partait à la torchère et posa ses deux mains sur son ventre dur et tendu. Le sel répandu sous le lit éloignerait le mal, le morceau de savon enfoui sous l'oreiller lui

éviterait les crampes. Pour le reste, elle s'en remettait à Saint Hildevert à qui elle avait brûlé neuf cierges en neuf mois. La mère Torcheron n'avait besoin de personne. Il aurait fait beau voir qu'on se mette en frais pour une ravisée!

Le bruit courait sur le coteau qu'a la naissance de la mère Torcheron, on l'avait jetée au plafond et qu'elle s'y était accrochée si fort qu'il avait fallu l'intervention de monsieur le curé pour l'en décrocher. L'histoire était sans doute exagérée, colportée par de mauvaises langues, mais il n'en restait pas moins vrai que la mère Torcheron passait à juste titre pour diablement économe et âpre au gain pour ne pas dire avaricieuse.

Maintenant, l'enfant réclamait sa part de soleil. Bien que sa mère n'ait eu d'autre idée en tête que de s'en débarrasser au plus vite, tout son corps résistait. Elle, qui n'avait jamais rien donné pour rien, répugnait même à donner la vie. L'habitude, comme on dit dans les livres, est une seconde nature. L'enfant poussait. La mère le retenait...

Malgré le sel sous le lit et le savon sous l'oreiller, elle grimaça de douleur en pestant contre son ventre. Les doigts crispés sur le drap, tout son corps tendu contre la vie, elle lutta toute la matinée.

"Atrophie de la générosité" aurait dit le bon docteur Rosenberg qui soignait avec autant de zèle les pauvres et les riches. "On n'en meurt rarement, mais cela fait parfois diablement souffrir..."

A chaque fois que l'enfant semblait sur le point de sortir, la mère Torcheron pensait aux couches hors de prix, aux chaussures de bébés dont

les quelques centimètres carrés de cuir vous sont comptés au prix de la vache toute entière, au lait et aux bouillies dont il faudrait bientôt rassasier la gamine et elle se lamentait. "Une ravisée, voilà bien ma veine! comme si c'était le moment de s'encombrer d'une ravisée, quand l'ennemi campe à dix kilomètres et que le kilo de beurre augmente d'un communiqué militaire à l'autre! Pour sûr, c'était un mauvais tour de satan qui s'était glissé dans la semence au père Torcheron. Il n'y avait pas d'autre explication possible.

A midi, elle entendit la sirène de Port Jérôme comme un long gémissement de vache sur les marais. Elle pensa à son mari, son incapable de mari toujours ouvrier à bicyclette quand ces messieurs du pétrole qui portaient cravates et costumes roulaient en automobiles. Jamais plus elle ne le laisserait approcher. Cela coûterait ce que cela coûterait. Elle achèterait un lit, un petit, une nouvelle paire de drap et tiendrait à l'avenir ses distances. Au diable l'avarice! Même s'il fallait y perdre deux ou trois billets de cents francs, plus jamais elle ne laisserait le père Torcheron poser ses grosses pattes sur elle.

Midi passa. L'après midi suivit. Quand le père Torcheron rentra au soir, sa femme grimaçait toujours sur son lit d'accouchée.

— C'est donc pas encore venu, demanda-t-il?

— Je voudrais t'y voir, toi, répondit-elle avec colère.

Le père Torcheron haussa les épaules, sortit du placard de la la salle à manger une bouteille d'eau de la Frenaye que le bouilleux lui avait cédé en échange d'un petit service et en versa un grand verre à la mère.

— Bois, dit-il.

Elle prit le verre, le porta à ses lèvres et le vida d'un trait. C'était comme si elle avait avalé d'une seule goulée la boule rouge et noire de la torchère de Port Jérôme. Le feu roula dans sa bouche, révolta ses yeux, coula dans sa gorge jusqu'à son ventre où se débattait l'enfant. Elle proféra deux ou trois jurons, gémit comme on râle et soupira quand son fardeau, enfin libéré, s'écoula entre ses jambes dans un grand flot de sang.

Le père constata avec satisfaction que la mère ne s'était pas trompée: C'était une fille et c'était bien mieux ainsi. Il la tint par les pieds le temps qu'elle lance son cri au monde, coupa le cordon et sortit de la chambre sans prendre la peine de montrer l'enfant à la mère. Ils en avaient assez discuté pour ne pas revenir sur le sujet. Ils étaient tombés d'accord en trois mots et un long silence: Pas de ravisée à la maison.

Dans la cuisine, il coupa une gousse d'ail au chapelet, l'enveloppa d'un linge et la passa autour du coup de l'enfant. Ensuite, il langeda tant bien que mal son paquet vagissant et s'en alla le déposer sans hâte dans la nef de l'église. C'était jour de grand vent. le Christ tremblait sur sa croix de vitrail au-dessus de l'hôtel; on entendait à chaque rafale le battement du verre sur

les supports de plomb. Le père Torcheron n'y prit pas garde. Il ne croyait pas plus au Bon Dieu qu'aux histoires des bonnes femmes.

Quand il quitta l'église, une énorme explosion le surprit sur la place. Bientôt, une épaisse fumée noire monta au dessus de Port Jérôme tandis que les sirènes de toute la ville se mettaient à hurler. Le père Torcheron constata simplement que l'ingénieur de l'usine ne lui avait pas menti. Les allemands qui cantonnaient hier encore du côté de la Cayenne s'était mis en route et l'ordre avait été donné de faire sauter les réservoirs de gaz et d'essence.

C'était un 11 juin. Il faisait sombre et froid comme en novembre. Le père Torcheron remonta sur le coteau. Puisqu'on avait soufflé la torchère, il n'y avait plus qu'à partir.

En moins de deux heures, la ville toute entière se vida. A pied, en voiture, à cheval, tirant et poussant de petites carrioles où s'entassaient quelques meubles, des couvertures et de pauvres souvenirs qu'on n'avait pu se résoudre à abandonner, on fuyait vers le sud-ouest dans l'espoir d'un pont encore debout ou d'un bac pour franchir la Seine. Chacun baissait la tête, plus humilié que vaincu. Dans le ciel noir de suie passaient et repassaient les avions dont le vrombissement continu ne s'interrompait que pour laisser entendre les explosions des bombardements au jugé sur les routes, les installations portuaires et les points de passage du fleuve. Le père et la mère Torcheron embarquèrent sur une bachelotte qui chavira au milieu de la

traversée. Ils se noyèrent l'un et l'autre sans une pensée pour la Ravisée qu'ils avaient sauvée en l'abandonnant.

Ainsi naquit la Ravisée des époux Torchéron. Si jamais enfant fut moins désiré, jamais non plus, enfant ne mit autant de rage et d'obstination à vivre. Les lois de la génétique, tout autant que celles du seigneur, sont impénétrables et la vie, parfois, concocte des miracles plus extraordinaires que ceux qu'inventent les écrivains dans les pages trop blanches des livres.

Alors, vint le silence. Le silence dans la ville. Un silence lourd et pesant, silence de mort et d'attente. Puis dans le silence, un martèlement de fer sur le pavé, le martèlement des sabots d'un cheval dans la grand-rue. C'était un cheval blanc, l'encolure en nage et les naseaux frémissants, un cheval si blanc dans le crachin de suie noire qui commençait à tomber sur la ville qu'on aurait dit qu'il portait le soleil sur son oreille. Il s'arrêta sur la place, huma le vent, secoua sa longue crinière, hennit trois fois en frappant le sol de son sabot et pénétra dans l'église. Là, comme si cela avait été écrit de toute éternité, il marcha vers la Ravisée emmaillotée sur le dallage de la grande nef, la saisit délicatement entre ses dents et l'emporta.

Toujours dans le silence, le cheval blanc passa la rivière du commerce et grimpa dans la forêt jusqu'à la grotte qui porte aujourd'hui son nom, la Grotte du Cheval Blanc. Sa course était comme un rêve dans l'agitation qu'on devinait dans toute la région. Cela se passait dans le calme, la quiétude

et la tranquillité au centre des destructions, de la mort et de la peur. Cela se passait dans un autre monde, un monde de légende, au centre immobile et à peine croyable d'un cyclone. Dans la clairière d'herbe qui marque en demi-cercle l'entrée de la grotte, le cheval déposa son offrande et disparut comme par enchantement dans le ventre de la montagne.

Alors, le silence se tut, remplacé par les pétarades des motos et des autos mitrailleuses investissant la ville. Cris, appels, claquement des ordres et tirs en rafales, le bruit qui montait de la vallée marquait la fin du rêve

C'est un jeune gars qui découvrit le bébé abandonné à l'entrée de la grotte, un jeune gars de vingt ans à qui on avait vissé un casque rond sur le crâne et collé une mitraillette au côté, un jeune gars qu'on avait affublé d'un uniforme pour qu'il ressemble à tous les autres. Ressemblant à tous les autres, il ne ressemblait plus à personne; il avait oublié qu'il était jeune, qu'il avait un nom et qu'il était quelqu'un; il ne connaissait plus que son matricule. Il aurait pu, d'un coup de botte, envoyer valdinguer l'enfant jusqu'à la lisière des arbres. Il ne le fit pas. Au lieu de cela, il se pencha sur la petite et sentit battre son vieux cœur de jeune homme sous la toile vert de gris de son blouson. Quand il avait quitté sa ferme, là bas, en Basse Saxe, le ventre de son amie était déjà bien rond. Aujourd'hui, l'enfant devait être né et il n'avait aucune nouvelle.

Il confectionna un berceau de feuilles, de branches et de mousse, y installa l'enfant et redescendit dans la vallée du commerce informer son

lieutenant qu'il avait découvert une grotte que sa situation et sa profondeur rendait idéale pour entreposer des armes et des munitions. Il n'eut aucune peine à se faire désigner pour commander la petite compagnie qui prendrait possession du lieu et remonta dans la forêt au plus vite après s'être muni d'un petit stock de boîtes de lait concentré.

On devine la suite. La ravisée grandit au milieu des soldats dont les yeux se mouillaient dès qu'elle esquissait un sourire. Quatre hiver passèrent autour des braseros et au son des harmonicas, quatre automnes de feuilles rouges et le brame des cerfs au plus profond des nuits d'octobre, quatre printemps de jeux et d'espoir. Dans la vallée, la vie s'usait à tenir. Les hommes et les femmes de retour dans leurs maisons marchaient comme on marche dans la nuit. Le bon docteur Rosenberg était parti le premier, bientôt suivi de sa femme avec son voile noir de deuil où brillait le jaune d'une étoile dénaturée, avec ses deux enfants qui ne comprenaient pas pourquoi leur nom rimait avec la mort. La Ravisée ne savait rien de cela. Elle riait en allemand et s'endormait le soir au son de comptines étrangères.

Quand arriva le quatrième été, des avions nouveaux zébrèrent le ciel toujours semblable. A nouveau les éclairs, le feu et le tonnerre. La peur avait changé de camp. La compagnie du jeune homme qui avait une fille en Basse-Saxe qu'il ne connaissait pas évacua la grotte une nuit de juin. Le silence, alors, tomba à nouveau sur la forêt, le silence annonciateur des prodiges du cheval blanc.

Il est des moments où le temps s'arrête. Ce qui était n'est déjà plus et ce qui sera tarde à venir. C'est dans ces moments-là, quand le monde retient son souffle que, toujours, le cheval entre en jeu. Il surgit du fond de sa caverne, frémissant comme s'il sortait du ventre de la terre, la robe luisante et l'œil de feu.

Il s'agenouilla devant l'enfant à la manière des chameaux du désert et des chevaux dressés des cirques. la Ravisée comprit qu'elle devait monter sur son dos.

Entre le moment où les allemands quittèrent le pays et celui où arrivèrent les soldats alliés, le cheval blanc ramena la petite fille dans la ville. Dans le silence de l'histoire qui tourne une page, il resta là, immobile devant le portail de l'église, la gamine à califourchon sur son dos, comme une statue équestre qui disait l'espoir d'une vie nouvelle.

Les tractions vinrent les premières, chargées d'hommes barbus et en armes, bientôt suivies des jeep et des camions escortés de soldats noirs et blancs qui riaient avec des dents plein le visage. Le cheval ne broncha pas. On colla une cocarde tricolore au vêtement de la fillette et chacun voulu se faire photographier au côté d'un aussi beau symbole de paix. En moins d'une journée, la Ravisée de la grotte du cheval blanc devint une héroïne. Comme elle allait pieds nus, on ramassa au calvaire du Lintaux une paire de chaussure à sa taille et les hommes enthousiastes se disputèrent le droit

d'adopter celle qu'ils appelaient déjà "la plus jeune résistante de France".

Hélas, la fête fut de courte durée. Alors qu'un homme l'avait prise dans ses bras, la petite éclata en sanglots:

— Ich will meinen kleinen vater sehen..." pleura-t-elle.

Consternation générale, la gosse parlait le boche. Dans le silence qui suivit les premiers mots de la Ravisée, le cheval blanc disparut aussi magiquement qu'il était venu. Et l'histoire reprit son cours chaotique.

Pour se passer les nerfs, on tondit trois ou quatre femmes et , le calme revenu dans les esprits, on décida de confier l'étrangère à une vieille femme qui vivait seule du côté de la forêt du Toupin. On décida de l'oublier. La vieille était un peu sorcière. Elle éleva la petite dans les règles les plus anciennes de la tradition, lui enseigna à braconner les lapins, à courir les chemins, à accommoder les orties et à lever les sorts. Elle lui communiqua aussi les secrets qui guérissent les entorses, soignent les douleurs et arrêtent le feu.

A seize ans, la ravisée n'avait jamais mis les pieds à l'école. Elle vivait comme une sauvageonne dans les bois et on ne parlait d'elle qu'en disant "la Boche" ou "la sorcière du Toupin". C'était une jeune fille à l'allure élancée, aux cheveux noirs et à la peau mat. Les femmes la craignaient et les hommes en rêvaient d'autant plus qu'ils ne la voyaient que rarement et furtivement tandis qu'elle fuyait entre les arbres, plus farouche qu'une biche. Elle vivait à l'écart du monde sans que personne ne s'inquiète de savoir comment elle

subsistait depuis la vieille à qui on l'avait confié avait défunté. Le cheval blanc, son ange gardien la protégeait. On le revit paraître une nouvelle fois au début des années soixante. La Ravisée avait un peu plus d'une vingtaine d'années et Rachid venait tout juste d'arriver en France.

Rachid vivait dans une baraque de chantier au lieu dit du Clairval envahi par les pelles mécaniques, les grues, les bulldozers et les énormes camions toupies qui crachaient le béton des maisons d'une époque nouvelle. Il ne s'était jamais habitué aux ciels de pluie, à la boue et au froid de ce pays. Il avait travaillé toute la semaine, la tête cachée sous le capuchon jaune de son ciré de chantier et, le dimanche, comme une récompense, le soleil était venu. C'était un vrai soleil d'été normand qui ressemblait au printemps de son pays, un soleil qui collait l'espoir au cœur, l'espoir et la nostalgie.

Il faisait doux cette nuit-là. Rachid ne pouvait trouver le sommeil. Il quitta sa baraque, alluma une cigarette et s'assit sur le marchepied d'un engin. Il aimait son travail et trouvait belles les piles de béton dressant au ciel leurs armatures de ferrailles. C'étaient les piles d'un nouveau monde qu'il était en train de construire. Il était fier de ses mains et rêvait qu'un jour ses enfants vivraient heureux dans ce monde-là.

Au ciel du chantier, la lune ressemblait au ventre généreux d'une femme. La nature aussi immobile que les grues baignait dans une clarté de

lait. C'est alors qu'apparut le cheval blanc. Il était là, à trois pas, et regardait Rachid. C'était toujours le même cheval sans âge, le cheval des miracles impossibles. Rachid comprit qu'il ne devait pas laisser passer sa chance. Il suivit l'animal qui quittait lentement le Clairval.

Ils arrivèrent bientôt au pied d'une falaise où coulait une source, au lieu dit aujourd'hui de la source du Champ Blanc. C'était bien avant qu'un marchand n'installe un mécanisme pour réguler le débit de l'eau contre des pièces de monnaie, la source était libre et chantait dans un bassin de pierre. Là, sous la lune, la Ravisée de la Grotte du Cheval Blanc se baignait. Rachid n'en croyait pas ses yeux. Jamais il n'avait vu une fille aussi belle, moitié femme et moitié biche. Ses long cheveux noir descendaient en cascade sur ses épaules rondes, son ventre, ses seins, ses cuisses brillaient dans l'eau de la lune. Elle était source dans la source, goutte d'eau parmi les gouttes d'eau. Rachid était le feu.

Ce qui se passa alors est difficile à raconter. La Ravisée approcha avec un sourire de madone sauvage, posa sa main sur la poitrine de l'homme et murmura d'étranges paroles:

" Feu, arrête ta chaleur comme Judas trahit notre seigneur au jardin des oliviers. Par ta bonté j'y crois."

Ensuite, elle prit les deux mains de l'arabe qui tremblait, elle prononça son nom et parla de nouveau:

" Entêté, fermenté, supermenté... Entêté, fermenté, supermenté..."

Rachid ferma les yeux. Quand il les ouvrit à nouveau, il était seul au milieu du chantier labyrinthe du Clairval. Il souriait. Il savait, sans savoir pourquoi, qu'ici serait son pays et que ses enfants y vivraient heureux.

Au P.M.U., au goûter des anciens, au collège, au lycée et sur le marché, j'ai interrogé les gens d'ici sur la grotte du Cheval Blanc. On m'a dit qu'elle était si profonde qu'elle s'enfonçait jusqu'à Tancarville, on m'a raconté qu'un train de munitions allemand y avait été muré à la fin de la guerre. On m'a dit aussi qu'un cheval blanc y avait sa sépulture. Je sais qu'aujourd'hui encore, on y monte en bande. Là-haut se font et se défont les mondes, les enfants jouent à la guerre qui est un joli jeu quand les adultes ne s'en mêlent pas. Ils y jouent à l'amitié. Les plus grands inventent dans la fumée des cigarettes ce que sera demain.

La grotte du Cheval Blanc est assez profonde pour tenir enfermés tous nos rêves. Et nos rêves sont faits pour être réveillés.

Lillebonne 1992.

Le colporteur. © Éditions l'Harmattan 1998